

## Retour aux livres

Faire retour aux livres, après m'être focalisé sur les présidentielles ces dernières semaines ? Il est vrai que je n'ai pas reparlé de mes lectures, ici ou dans *Notules*, depuis belle lurette. Mais je ne les ai jamais abandonnées, bien que je trouve de moins en moins de temps à leur consacrer.

Internet est un média terriblement chronophage. Même si je limite de façon drastique ma présence sur *facebook*. Car le Témoin gaulois tient à s'informer de son mieux sur le sujet qu'il aborde avant d'écrire les quelques lignes hebdomadaires de son site. Or c'est surtout sur le web que je vais chercher, avec les précautions indispensables, mes informations. Les journaux électroniques ont presque entièrement remplacé les journaux papier, dont je n'achète que deux exemplaires par semaine, je ne feuillette de magazines que dans les salons d'attente des médecins (donc le moins souvent possible) et ne fréquente plus d'autre bibliothèque que virtuelle. Dans ces conditions, il ne me reste sur mon temps de loisir (les retraités en ont bien moins qu'on imagine) qu'une ou deux heures à passer dans la galaxie Gutenberg. De telles restrictions engagent à redoubler d'exigence dans le choix de ses lectures, qu'elles soient destinées à la réflexion ou au divertissement.

Parmi les plus récentes – sitôt terminées, sitôt oubliées, au point que je dois rassembler sur mon bureau les livres que je nous n'avons pas prêtés (et que je serais bien en peine d'énumérer) pour en retrouver les titres et les auteurs – une seule offre quelques difficultés. Il s'agit de l'ouvrage d'un juriste, Olivier Jouanjan, *Justifier l'injustifiable – L'ordre du discours juridique nazi*, publié aux

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

PUF, collection Léviathan, 2017. L'auteur s'est posé deux questions – comment le nazisme a-t-il été accueilli par les juristes allemands et comment a-t-il affecté le Droit ? – avec le parti-pris de prendre au sérieux le discours des théoriciens nazis pour mieux le démonter. Il m'a semblé que l'auteur se donnait beaucoup de mal dans son premier chapitre pour chercher, dans le droit allemand lui-même, la cause d'une fragilité qui en expliquerait l'effondrement. En cela, il partage l'illusion de beaucoup de juristes qui s'imaginent que leur discipline est plus autonome qu'elle ne l'est en réalité, et que de bons textes sont une garantie suffisante des libertés. En fait, il montre dès le second chapitre avec quelle brutalité les nazis se sont emparés des leviers de la justice, et avec quelle complaisance de vieux juges réactionnaires se sont prêtés à leur entreprise, tandis que de jeunes arrivistes forgeaient un discours justificatif dont Hitler n'avait évidemment nul besoin. Mais l'analyse qu'il fait de la négation des Droits de l'Homme, remplacés par ceux du Sang, c'est-à-dire de la meute incarnée et dirigée par son chef, la description qu'il apporte du dessaisissement des juges au profit de la police, sonnent comme un avertissement, que les dernières lignes résument parfaitement :

*« Comme Orwell, il faut prendre au sérieux le discours juridique nazi, ses inversions et ses oxymores : ils disent la vérité du nazisme et établissent une technologie du social, un management communautaire d'autant plus efficace qu'il est pervers. Ton droit est ton devoir, ta liberté est ton aliénation, ton authenticité est ta conformité, ton mythe est ta réalité, ta vie est la nôtre, ta moralité est ton sang. Ils nouent la boucle étrange qu'est la communauté : le Juif n'est rien et pourtant il est quelque chose ; l'Aryen est tout, et pourtant il n'est rien. À partir de là, il ne reste plus qu'à justifier l'injustifiable. »*

La bande dessinée aborde depuis longtemps des sujets aussi

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

graves. Celle que je viens de lire, *Le Coup de Prague*, du dessinateur Miles Hyman sur un scénario de Jean-Luc Fromental, éditions Aire libre, 2017, illustre en apparence un épisode assez mystérieux de la vie de Graham Greene, mais traite en réalité de ce qu'il advint de l'Europe centrale au lendemain de l'écrasement du nazisme. On sait que l'auteur du *Troisième Homme* a travaillé pour l'Intelligence Service. En 1948, officiellement retiré de ce genre d'affaires, il part à Vienne, occupée comme Berlin par les armées des vainqueurs – U.S.A., U.R.S.S. et Grande-Bretagne – parmi lesquels de Gaulle a réussi à glisser la France. Graham Greene dispose de crédits pratiquement illimités pour réaliser un film dont il n'a qu'une idée très vague : un homme rencontre à Vienne un ami qu'il vient d'enterrer à Londres... Il compte sur l'observation des lieux pour développer son scénario. Divers incidents émaillent son séjour, observés et rapportés par la jeune femme qui lui a été désignée comme guide, elle aussi ex-espionne, dont le plus bizarre est un voyage à Prague sous prétexte de rencontrer son éditeur tchécoslovaque, au moment même où les Soviétiques mettent la main sur le pays par communistes interposés. De là à imaginer que l'écrivain est en mission secrète... Les images sont belles et efficaces (toutefois les hommes se ressemblent curieusement), le récit est bien conduit, mais pour moi le dossier Graham Greene ajouté en annexe par Fromental constitue la partie la plus fascinante de l'album, avec tout ce qu'il révèle de la vie et du caractère de l'auteur du *Troisième homme* et de quelques autres romans passionnants.

Venons-en aux romans, en passant par le genre voisin du roman policier. À l'occasion d'une réédition chez Payot, collection Rivages/noir, de *Dernière Station avant l'autoroute*, je découvre avec vingt ans de retard l'auteur, Hugues Pagan, ancien prof de philo

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

(quatre ans), ancien commissaire de police (dix ans), passé après diverses autres expériences professionnelles au roman policier et à la télévision, et je m'aperçois que j'ai bénéficié de son activité à travers au moins une série de polars XVIII<sup>e</sup> siècle joliment torchés et bien documentés, adaptés d'un auteur qui fut ambassadeur de son état et médiocre écrivain, mais homme imaginatif et bon scénariste, Jean-François Parot qui conçut les aventures de *Nicolas Le Floch*, dont quelques épisodes ont été écrits par Hugues Pagan. *Dernière Station*, bien loin de l'univers de cap et d'épée du beau cavalier, s'inspire pour le personnage du policier peu regardant sur les moyens et au bout du rouleau, du roman noir américain, et rappelle par le style et le désespoir, le Céline du *Voyage* (qu'il n'a pas lu). C'est un monde très violent décrit par quelqu'un qui s'y est frotté, raconté avec beaucoup de souffle, des mots d'argot moderne (*baltringue*, entré dans les dictionnaires l'an dernier) et quelques ratés, car à la différence de Céline, il ne maîtrise pas toujours la langue.

Plus réconfortants et bizarrement unis par la célébration de l'art culinaire, deux romans japonais m'ont été recommandés à juste titre. *Les Délices de Tokyo*, de Durian Sukegawa, publié au Japon en 2013 et 2015, et remarquablement traduit en français chez Albin Michel l'année suivante, est l'œuvre très belle et sensible d'un autre homme de télévision, et a fait l'objet d'un film primé à Cannes que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de voir. On y apprend la recette des *dorayaki* et de la pâte de haricots rouges servie en garniture, qu'on ne réussit qu'à condition « *d'écouter la voix des haricots* ». Et on y dénonce l'incurie d'une administration qui a prolongé en plein XX<sup>e</sup> siècle une des formes les plus odieuses de l'intolérance médiévale. Autre roman nourrissant pour le cœur et l'esprit, *Le Restaurant de l'amour retrouvé* de Ogawa

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

Ito, ou l'art de guérir les chagrins d'amour en faisant de petits plats :

« *De cuisiner pour faire plaisir à ceux qui m'entourent.*

*De cuisiner pour apporter la joie.*

*De continuer à rendre les gens heureux même un tout petit peu. »*

Ce n'est sans doute pas un hasard si cette merveille qui date de 2008, publiée en format de poche par l'éditeur Philippe Picquier en 2015, doit sa traduction française à Myriam Dartois-Ako, traductrice à la palette délicate et sensible du livre dont on a précédemment parlé.

Le plaisir de lire et de partager ses lectures étant infini, il n'est pas possible de conclure. Le roman sur lequel je terminerai nous vient d'un Orient beaucoup plus proche. *Tenir tête aux dieux* (Gallimard, NRF, 2016) est signé Mahmoud Hussein. C'est le pseudonyme de deux vieux complices égyptiens, Bahgat El Nadi et Adel Rifaat auteurs de plusieurs essais<sup>1</sup> où ils développent une relecture moderne du Coran et réfléchissent au devenir du monde arabe. Nous avons eu le plaisir de les rencontrer aux soirées littéraires de *Si j'écrivais*. Ils y retracent sous forme de récit romancé ce qui fut leur expérience du camp de concentration d'El-Fayyoun où Nasser, au cours de la grande rafle de 1959, envoya sécher dans le désert ses opposants. Le héros se trouve enfermé dans un univers plus proche de celui de Kafka que des horreurs nazies, et trouve le temps d'entamer une autocritique et la force de poursuivre son combat. Nous avons aimé « *Ce roman qui doit beaucoup aux épreuves et aux enchantements de nos vingt ans* », formule de la dédicace que les auteurs ont signée pour ma femme.

22/05/2017

---

1 *Penser le Coran* (Grasset, Folio, 2009) - *Ce que le Coran ne dit pas* (Grasset, 2013), etc.